

GALERIE DES NOÉSOLOGUES ILLUSTRES

Carl von Clausewitz

La guerre est-elle un art ou bien une science ? Clausewitz préféra déclarer que, semblable en cela au commerce et à la politique, elle est un conflit. Cette esquivance, qui ne porte pas à conséquence, témoigne au moins du souci de ne pas laisser enfermer le sujet [II,3]. Le chef de guerre devant être plus qu'un homme de métier et plus qu'un homme de science, Clausewitz se proposait de favoriser dans toute son ampleur l'éclosion du talent particulier que requiert cette activité, dont il aimait à dire qu'elle est simple et néanmoins difficile [II,2] ¹.

Lignes organisatrices

Pour lire *De la guerre* la prudence est de mise à l'égard des quelques notions cardinales qui y organisent la démarche. Ni « théorie », ni « critique », ni même « principe » n'y sont employés approximativement.

L'ouvrage est encombré en son début et vers la fin par un concept de *guerre absolue* qui apporte peu et qui risque de rigidifier la réflexion. Il ne faut pas se laisser impressionner par ce prétendu produit d'une mystérieuse « philosophie », sur lequel la « logique » aurait prise ; on ne perd rien à en faire abstraction ². Gardons-nous toutefois de l'exclure sous le prétexte qu'il serait trop *théorique* : l'emploi de cet adjectif pourrait rendre incompréhensible le reste de l'ouvrage. En effet, après un premier livre consacré à la nature de la guerre, dans lequel est présenté ce « concept pur » de guerre absolue, le second est une longue réflexion sur la « théorie de la guerre » qu'il s'agit de développer et qui le sera dans la suite. Or il n'est pas question de théorie dans le premier livre, du moins au sens que le mot prend à partir du deuxième.

Cette théorie entend être utile dans la formation des chefs bien plus que dans l'exercice du commandement. Elle n'est pas conçue comme une « doctrine positive » qu'il s'agirait de mettre à leur disposition et qui leur fournirait des préceptes applicables dans l'action [II,2]. Cette doctrine a pour fonction première de favoriser l'apprentissage de la compréhension des choses ainsi que l'exercice du jugement. Elle doit comporter des notions et des vérités générales, ces dernières demandant à être établies solidement ; bref, à sa manière, ce doit être une science [II,1].

1. Le symbole [II,2] signale le chapitre 2 de la partie II comme l'un des lieux où se rencontrent les idées venant d'être exposées. La succession de ces indications montre que la promenade proposée dans *De la guerre* ne suit pas une ligne toute droite.

2. Le développement de ceci constitue le petit essai « Le concept clausewitzien de guerre absolue, arbitraire et inutile », publié sur le même site.

La formation de l'esprit ne serait pas efficace cependant, estime notre auteur, si elle prenait la forme d'un enseignement, si elle se réduisait à une transmission de la théorie. Mieux vaut la faire consister dans un travail de *critique*. Clausewitz désigne par ce mot l'examen des cas que l'histoire met à disposition. Dans ce genre d'études, il s'agit principalement de remonter des événements à leurs causes, et en particulier d'examiner les moyens mis en œuvre par les belligérants ; puis, ayant compris, on peut porter des jugements. Cette critique consiste donc, à chaque étape, en une application de la théorie à l'expérience acquise [II,5].

Au total, le but de l'ouvrage apparaît triple : il faut aboutir à ce que l'esprit du chef militaire soit efficace en guerre ; ce dernier, pour cela, doit travailler à se préparer, entre autres par l'exercice critique ; et, à cette fin, il faut que ses instructeurs aient préalablement constitué la théorie qui servira de base à ce travail [II,2]. *De la guerre* s'adresse aux maîtres, au moins autant qu'à leurs disciples. Le reste de la présente invitation à la lecture va s'organiser selon la triple visée qui vient d'être dégagée. Commode jusqu'à un certain point, cette trinité ne doit cependant pas donner lieu à un cloisonnement trop strict ; Clausewitz met d'ailleurs le lecteur en garde contre cette tentation [II,5].

Après ces préliminaires, évoquons cursivement ce que l'on trouve d'utile dans *De la guerre*, au point de vue qui est le nôtre ¹.

Apports noésologiques

Élaborer la théorie

L'élaboration de la théorie relève fondamentalement de l'observation, donc de l'histoire, et non de la philosophie censée produire les concepts purs. D'où ses limites : relative à une certaine somme d'expérience, elle ne peut prétendre être une théorie parfaite [II,2]. À la base, elle travaille à clarifier les notions et à les organiser [II,1]. On y trouvera, par exemple, celle d'engagement et celle de défense ; ou encore celle d'armée et celle de théâtre d'opération, avec une attention particulière à leur articulation. Au-delà, la théorie cherche des constantes, des invariants. Les *lois* qu'il est permis d'espérer dégager ainsi ne peuvent pas avoir, bien sûr, le caractère rigoureux de celles des sciences naturelles. Les vérités recueillies se cristallisent en *principes*, en *règlements* et en *méthodes*, toutes notions soigneusement définies. Retenons seulement ici que par « principes » il faut entendre celles des *lois* qui s'imposent à l'action du commandement [II,2], [II,4]. ²

Il faut se garder de constituer la théorie de façon simpliste. Pour ce qui est de la stratégie, par exemple, loin de se limiter à faire valoir les grandeurs physiques, et encore moins la seule géométrie, il lui faut prendre en compte les grandeurs morales [III,2].

Élaborer la théorie ne va pas sans difficultés, ne serait-ce qu'à cause de l'ignorance où l'on est de bien des choses, que l'histoire rapporte mal ou pas du tout. À l'inverse, il se crée des distorsions par le surcroît de connaissance que l'on a après coup, par rapport à celle qu'avaient les protagonistes ; notamment par la connaissance du succès des événements. Et aux difficultés propres à l'exercice, les auteurs pédants n'hésitent pas à surajouter l'épaisseur de leur pompeux langage ! [II,5]

1. La suite de ce texte est majoritairement constituée de propos attribuables à Clausewitz. Ils sont rapportés dans leur essence et, pour une part, avec le vocabulaire d'origine. (Les véritables citations ont droit aux guillemets de rigueur.)

2. À vrai dire, l'observation n'intervient pas seule. On se doute bien que la constitution des notions principales fait appel à autre chose. C'est patent, à l'occasion, pour ce qui concerne les lois ; par exemple, que la ruse a peu sa place à la guerre. La raison principale qui en est donnée est que la ruse relève principalement de l'exercice de la parole et que la guerre est bien moins que d'autres activités le domaine de cette dernière. On voit que si ce fait-ci (la place de la parole) relève de l'observation, ce n'est pas le cas pour l'affirmation du rôle mineur de la ruse : il est déduit du fait, et fort logiquement [III,10].

S'instruire pour vaincre

Dans l'instruction du chef, la compréhension des choses est donc préparée par l'ordre et les clartés que la théorie a charge d'apporter. Le jugement aussi trouve à s'exercer sur la base de la théorie [II,2]. Celle-ci, outre qu'elle clarifie les notions, pèse les choses à cette fin [VIII,1]. Elle enseigne à appliquer les lois, ou plutôt les principes qu'elle a dégagés, principes, règles et méthodes fournissant essentiellement des points de repère dans cet exercice. La prudence est de mise, du fait des distorsions de savoir induites par la différence des connaissances disponibles [II,5].

Les exemples historiques donnent lieu à différents usages. Dans la critique, où ils sont délicats à manier, en étudier un seul à fond est plus profitable qu'en étudier plusieurs superficiellement [II,6].

Pour passer du savoir au pouvoir, développer l'esprit de synthèse est indispensable, sinon suffisant. Il faut tendre à voir les choses dans toute leur ampleur, toujours replaçant la partie dans le tout : « dans la guerre, comme en toute chose en ce monde, tout est en rapport avec un ensemble » [I,3], [II,5], [VIII,4].

Mais le seul travail méthodique et consciencieux de préparation ne saurait suffire. C'est par la culture du talent personnel que l'on se prépare à prendre de nécessaires libertés par rapport aux vérités théoriques [II,2]. Telle est la vertu, en effet, par laquelle on en vient à dominer la complexité des combinaisons possibles [II,5].

Pour développer le talent, l'instruction doit aller de l'objectif au subjectif. Le raisonnement sur les éléments théoriques ne doit être qu'un stade de la préparation. Bien que doctrine il y ait, il ne s'agit pas de l'acquérir cumulativement ; c'est à un entraînement de la pensée qu'il faut se livrer. Il ne s'agit pas même de devenir apte à pratiquer une sorte d'algèbre, mais de produire des visions [II,2], [II,5]. Il faut cultiver les capacités de clarté, de synthèse et de jugement au point de parvenir à cette vision naturelle ; et alors les bonnes décisions pourront être l'effet du talent, si ce n'est du génie. « Malheur à la théorie qui s'oppose à l'esprit ! » [II,2]

Pour le chef militaire, le savoir de fond n'a pas à être particulièrement fourni. L'érudition est inutile et même pernicieuse. En revanche, connaître l'esprit de l'époque et ses caractères nouveaux est indispensable. Il en va de même pour les affaires de l'État dans le cas du commandant en chef [II,2], [VIII,3].

Dans l'action

En guerre, il faut pouvoir ne procéder que par le coup d'œil, par usage de l'instinct intellectuel [I,3]. Mais les conditions réelles de la guerre exigent plus encore, du fait de la grande difficulté qu'il y a à recueillir l'information.

L'incertitude de toutes les données est grande [II,2]. Le renseignement est difficile à obtenir de manière satisfaisante, au point que ses insuffisances, faiblesses et incohérences rendraient le chef aveugle pendant les opérations ; le doute risquant d'assaillir en stratégie bien plus qu'en tactique [I,3], [III,1]. C'est par sa fermeté d'esprit, par sa résolution et sa persévérance que le chef y remédie, l'art de prévoir, pour sa part, n'en restant pas moins difficile [III,7].

Considérons enfin que le jugement et la décision sont pour une bonne part l'effet de la pression du danger [VIII,1]. Le courage est comme une lentille : c'est à travers lui que les choses sont perçues. Voilà pourquoi les maîtres doivent s'évertuer à se former à la grandeur [II,2].

*